

PORTES, Jacques, dir., *Le fait français et l'histoire du Canada, XIX^e-XX^e siècle*. Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1990. 187 p.

Pierre Trépanier

Volume 45, Number 3, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305005ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305005ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Trépanier, P. (1992). Review of [PORTES, Jacques, dir., *Le fait français et l'histoire du Canada, XIX^e-XX^e siècle*. Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1990. 187 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(3), 458–459. <https://doi.org/10.7202/305005ar>

PORTES, Jacques, dir., *Le fait français et l'histoire du Canada, XIX^e-XX^e siècle*. Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1990. 187 p.

D'abord parues dans la *Revue française d'histoire d'outre-mer*, les dix études qui composent ce recueil sont présentées par Jacques Portes, l'un des meilleurs spécialistes des relations entre la France et l'Amérique, y compris le Canada. Les cinq premières contributions, qui sont aussi les plus utiles, portent précisément sur les rapports — officiels ou privés, économiques ou culturels — entre, d'une part, le Québec, le Canada, les Canadiens français et les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et, d'autre part, la France dans son appareil d'État, son réseau diplomatique et consulaire, ses élites intellectuelles et scientifiques ainsi que ses milieux catholiques et conservateurs. Pierre Savard poursuit sa patiente et érudite exploration des contacts entre catholiques francophones d'ici et de France, et des représentations personnelles ou collectives qu'ils engendrent. Cette fois, il analyse le cas de Claudio Jannet (1844-1894), bien oublié aujourd'hui, mais en son temps fort apprécié dans les facultés libres, le mouvement leplaysien et l'économie politique catholique. L'auteur montre l'évolution de Jannet dans son choix d'une destination américaine pour l'immigration française: le Québec, puis l'Ouest canadien et, enfin, le Texas. Son intérêt pour le Lac Saint-Jean ne lui masque pas l'inaptitude des immigrants français au défrichement. On aurait tort de trop s'étonner de cette évolution. Il ne faut pas oublier que les Français, même catholiques et conservateurs, se passionnent davantage pour les États-Unis, terre de liberté politique et religieuse et d'expansion économique, que pour les cousins de la vallée du Saint-Laurent. Pour ma part, j'ajouterais que parfois une connaissance plus approfondie de la société canadienne-française et de ses transformations pouvait entraîner une réaction de dépit et de désenchantement à la manière du catholique Rameau de Saint-Père et du protestant Onésime Reclus à la fin du XIX^e siècle. Comme le constate Jacques Portes dans son travail sur «les métamorphoses du triangle Paris-Québec-Ottawa» avant et après le fameux «Vive le Québec libre!» du général de Gaulle, les relations franco-québécoises, appuyées sur des bases commerciales et des courants migratoires trop faibles, sont quelque peu artificielles. Quand flanche le volontarisme politique qui les porte à bout de bras, la parenté ethnique et l'indiscutable sympathie réciproque se révèlent impuissantes à prendre la relève en l'absence d'intérêts économiques communs.

Cela n'empêche pas la France d'apporter une aide modeste et fidèle à la francophonie canadienne, comme nous le rappellent Yves-Henri Nouailhat et Sandrine Beteau. Il reste que les échanges commerciaux franco-canadiens et

les traités qui en furent la conséquence en 1893 et en 1907 ont surtout contribué à la conquête de l'autonomie diplomatique par le Canada. Bernard Pénisson a raison de soutenir que la part du lion que les États-Unis et la Grande-Bretagne se réservaient ne laissait pas beaucoup plus que des miettes à la France, d'ailleurs concurrencée par l'Allemagne. Ces miettes pouvaient quand même être importantes pour certaines maisons de commerce de Montréal. De tout façon la sympathie de certains milieux politiques français à l'égard du Canada français n'était quand même pas de nature à les inciter à pratiquer des brèches dans le mur tarifaire élevé par la France. Le protectionnisme allait de pair avec le nationalisme. En dépit de tous ces obstacles, la fascination qu'exerçait la France à cette époque était bien réelle. Pour François Weil, les Franco-Américains y étaient à ce point sensibles au XX^e siècle, que, dans leur esprit et leur cœur, la patrie lointaine portait ombrage à la patrie immédiate, le Canada français. À mon sens, une partie de l'explication réside dans l'intériorisation par les immigrés des perceptions de la société d'accueil. Qui ne se rappelle ces petites phrases entendues naguère, par lesquelles certains francophones de l'Ouest et de l'Ontario s'apitoyaient sur la province pauvre et arriérée. Cette prédilection pour la France chez les élites franco-américaines avait heurté Lionel Groulx au début du siècle, comme il l'a lui-même raconté en 1922, dans une conférence prononcée à Lowell à l'ouverture du congrès de la Fédération catholique des sociétés franco-américaines. Au Monument national, quatre ans plus tôt, il en avait tiré la leçon: «Nous devons entourer notre race de tous les signes de la force et de la fierté légitime. Il n'est pas bon pour un jeune peuple comme le nôtre de trop sentir sa pauvreté.»

Suivent deux essais historiographiques plutôt décevants: le premier ne nous apprend pas grand-chose et comporte des erreurs; le second, assez brouillon, est d'un intérêt limité. C'est dommage car on n'a presque rien écrit en français sur l'historiographie canadienne-anglaise. La courte mais solide synthèse d'Yves Lever sur l'histoire du cinéma québécois et l'analyse bien documentée, quoique discutable à certains égards, d'Arthur I. Silver sur l'attitude des Québécois à l'égard des Métis de 1869 à 1885 seront appréciées. Malheureusement, l'imprimeur ayant laissé vierge la page 176, j'ai été privé de la conclusion de ce dernier article. Le recueil se termine par un court texte de Pierre Anciault sur les Juifs montréalais, d'où il ressort que l'exclusivisme religieux des catholiques et des protestants, en particulier dans le domaine scolaire, a favorisé le maintien de la culture juive, elle-même enracinée dans une religion jalousement préservée. La communauté juive n'en serait pas moins un modèle de tolérance et son activisme antiraciste servirait les intérêts de l'ensemble du Québec.

Ces dernières années les travaux se sont multipliés sur les relations franco-canadiennes. L'heure serait peut-être venue d'en tenter une synthèse. Qui, parmi les collaborateurs de ce collectif, voudra bien nous la donner?